

PARIS,  
OU  
LE LIVRE  
DES CENT-ET-UN.

TOME TREIZIÈME.



A PARIS,  
CHEZ L'ADVOCAT, LIBRAIRE  
DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS,  
RUE DE CHABANNAIS, N° 2.

M DCCG XXXIII.



## UN PARISIEN A SAINTE-HELENE.



Le pilote crie : Terre! Nous montons sur la dunette, et nous voyons l'île; ses premières lignes se dessinent avec force dans quelques vapeurs légères. . . .

. . . . Voilà le rocher sur lequel mourut, il y a douze ans, l'homme le plus grand des temps modernes, l'ennemi des monopoles anglais, celui qui les chassa des rivages du continent, et inféoda ceux-ci à sa puissance, à son système,

comme pour enfermer les mers d'Europe dans son empire! . . . Il expira, pauvre prisonnier! à qui le fort s'était parjuré, sur ce rocher lugubre et pelé, que nous regardons avec un intérêt triste. . . .

.....  
 . . . . . Nous approchons. . . . Le télescope nous montre des plateaux nus et noirs, des pics scoriés, et dentelés par les morsures du feu et des pluies. . . .

Nous allons descendre dans l'île. Je veux y examiner les effets matériels du climat, et m'assurer s'il est vrai que la pensée des Castelreagh, des Bathurst, des Wellington, a été, dès l'origine, en désignant ce lieu pour prison, une sentence de mort; — les vraisemblances sont pour cette opinion, car les accusés tiennent leurs principes des hommes d'état italiens du moyen âge. — Si vous les leur reprochez haut, puissamment, ils s'excusent par la raison sans entrailles, « *l'amour de la patrie anglaise est chez eux la haine des autres nations!* »

— L'île est devant nous, — la nuit est venue; le ciel est semé d'étoiles scintillantes qui se jouent sur les flots apaisés; on n'entend guère que le roulis du vaisseau — et le bruit des ailes d'oiseaux de nuit partis du rocher et y retournant silencieusement. . . .

3 avril.

Nous jetons l'ancre dans la rade ; il est neuf heures du matin. —

A la pointe du jour, notre vaisseau s'est approché de la terre, sous la côte nord de l'île. — La vue de ces rochers nus et brûlés présente je ne sais quoi de sombre et même de terrible qui émeut vivement ; il semble que nous abordions quelque Vésuve éteint. Les effets physiques sont les mêmes. Ajoutez à cette impression celle qui résulte aussi des *défenses*, en tout semblables à nos vieilles prisons d'état, de ces fortifications suspendues dans les airs, de ces postes de signaux qui, au temps de Napoléon, se répondaient les uns aux autres de demi-heure en demi-heure, et se communiquaient par des chemins qui ressemblaient tantôt à des escaliers, et plus souvent à des échelles. — Au temps du prisonnier, de fins voiliers se croisaient, sans interruption, au pied de ces *défenses*, de ces rocs armés et si rudes à la montée. . . . Le drapeau anglais se déploie toujours avec orgueil sur ces hauteurs de Sainte-Hélène ; mais il a beau flotter puissant dans ce ciel, il y a reçu pour jamais la tache indélébile de l'assassinat !

— Les montagnes de Sainte-Hélène sont formées de couches superposées, jointes un peu obliquement. — Si je voulais me livrer à des con-

jectures, l'imagination me dirait comment, selon elle, les laves ont pu paraître sur ces crêtes, aujourd'hui si enfumées, sur ces plates-formes coupées et brisées, sur ces flancs où la lave, un peu refroidie, a dû descendre et s'attacher à la surface; — mais cela serait parfaitement stérile pour vous, mon ami, qui m'avez demandé un peu de géographie et d'histoire... J'attacherai davantage votre esprit en vous retraçant, dans un moment, l'impression générale que communique l'aspect des lieux. — Je visiterai l'île ensuite, et vous raconterai, dans un autre *fragment*, les résultats de quelques recherches bien rapides sur le grand drame qui fut six ans à s'y jouer au bruit des flots et des tempêtes de l'Océan. L'empereur Napoléon, cet autre volcan, vint s'y éteindre; ses dépouilles sont déjà mêlées aux scories épar- ses sur les plateaux de ces montagnes noires. . .

*Fragment écrit deux heures après le précédent.*

En arrivant au mouillage, il y a une heure, j'ai aperçu le premier les signes qui nous étaient adressés du dernier poste; on les écrivait sur un grand tableau noir. Ces *signaux* nous donnaient l'ordre d'envoyer un bateau à terre: — il est parti sur-le-champ. Quelques moments après, nous avons reçu le *signal d'entrée*, et nous sommes allés nous placer au milieu de trois beaux

navires de la *Compagnie des Indes*; puis nous nous sommes tous rendus à terre.

Le débarquement s'est fait sur une cale, inégalement assise sur les rochers, longeant la pointe gauche de la baie, la seule partie de la côte où la mer ne soit ni tourmentée, ni pleine de pointes de rochers; le flot y est bleu et un peu dormeur. — Cette cale est bordée de *magasins* assez médiocres. En nous approchant de la ville, nous avons trouvé les *fortifications*, qui défendent la baie dans toutes ses parties; ensuite, nous sommes entrés dans la ville par une porte si basse, qu'en passant dessous j'ai été tenté de baisser la tête. —

J'ai arrangé sur-le-champ, avec l'ami D\*\*, un projet d'excursion à travers l'île pour demain..

*Deuxième fragment.*

... Je décrirai d'abord la ville.

L'esplanade, ou place d'armes, se trouve à l'entrée de la ville. A Sainte-Hélène, les Anglais appellent *la ville* deux rangs de maisons assises entre deux montagnes escarpées. Ces rangs se prolongent dans les sinuosités d'un ravin, au milieu duquel coule un ruisseau, qui se gonfle dans la crue d'eau. Cette crue est fréquente; elle a sa cause dans les pluies battantes qui stérilisent

l'île. — La place d'armes, presque carrée, présente une superficie de cent pas dans tous les sens; l'hôtel du gouvernement est bâti à gauche, en entrant : il fait face à la mer. Derrière cette demeure, sur le flanc de la montagne, on a planté un joli jardin qui récrée la vue; le lieu est très-aride; — sur la droite, j'ai remarqué plusieurs maisons d'une assez belle apparence, et l'une d'elles est nommée la taverne de *London*.

L'église se trouve en face de la porte d'entrée, un peu à droite; sa construction a de la simplicité et quelque chose d'élégant; les murs intérieurs sont décorés par plusieurs tables de marbre noir et blanc, qui portent le nom de personnes d'un haut rang mortes à Sainte-Hélène.

Dans le haut, l'esplanade se sépare en deux rues montantes et sans alignement. Les maisons sont petites, bien tenues; mais leur intérieur ne révèle pas l'opulence. Après avoir marché environ deux cents pas dans chacune de ces rues, on rencontre des bicoques bâties en pierres sèches, recouvertes de terre, se touchant les unes les autres dans tous les sens. Elles m'ont rappelé ces *tanières* des monts du Caucase, où les Tcherkesses s'abritent pêle-mêle. C'est la population noire de Sainte-Hélène, formée des Chinois malais et métis, libre et peu nombreuse, qui les

occupe. En vérité, les Anglais devraient faire davantage pour des hommes!...

J'ai trouvé un peu plus loin la *caserne* (ce bâtiment peut loger un régiment), et, toujours en montant, de jolies maisons jointes à de petits jardins très-frais, très-riants, qui s'étendent dans le ravin jusqu'à environ un mille des bords de la mer. — Ces habitations très-agréables sont en petit nombre, et le fond du terrain qui les porte se rétrécit tellement tous les jours, qu'il n'y a plus de place que pour une seule maison sur la largeur; les jardins, remarquables par la vigueur et l'éclat de la végétation, sont très resserrés: la distribution et l'aspect gracieux de ces petits enclos intéressent extrêmement sur les flancs noirs et hideux de la montagne.

Cette partie haute de la ville mérite d'être appelée la *campagne de l'île*, car, sur cette terre dévorée par le feu, c'est le seul lieu qui semble lui avoir échappé. Les bords de la mer sont secs, pierreux et uniformes; on n'y trouve que le petit jardin du gouvernement et quelques arbres plantés çà et là en dehors des murs d'enceinte. — Ces arbres ressemblent au tremble; leurs feuilles sont à peu près comme celles du poirier.

Tout à l'heure je vais tâcher de retrouver



quelques-unes des traces laissées dans l'île par le grand homme. . . .

*Troisième fragment. — Récit écrit, le 10 août, en mer.*

En allant au bureau du gouvernement demander la permission de parcourir l'île, nous aperçûmes, en traversant la place, un officier anglais ; nous marchâmes à lui. Il nous comprit après quelques paroles, et nous dit sans hésiter et en secouant la tête, *qu'il nous serait assez difficile de voir la demeure de Napoléon Bonaparte* ; — que pourtant il allait transmettre notre demande au gouverneur : c'était son secrétaire. — Nous joignîmes les plus vives prières à cette requête. . . Le gouverneur était en course dans l'île ; la demande lui fut adressée par le télégraphe. L'officier nous prévint qu'il n'aurait pas la réponse avant deux heures après midi, et nous invita à revenir à cette heure-là.

A onze heures, nous entrâmes déjeuner dans une jolie taverne de la ville. Malgré sa détestable réputation, j'ai trouvé la cuisine de Sainte-Hélène très-bonne et très-habilement faite ; mais les viandes n'y sont pas d'une excellente qualité. — On nous servit à l'*anglaise* et bien. Les vins sont très-variés, et sortent des meilleurs crus du globe.

La promenade suivit ce repas; mais nous fûmes exacts à l'heure dite. La permission était accordée, et l'officier nous attendait. Il nous la remit avec une politesse toute particulière, après y avoir écrit nos noms. — Voici quelques expressions de cette pièce; elle était en français : « Permission est accordée à ces gentilshommes « de visiter le tombeau et la maison du mort « Empereur; un d'Angleterre, officier, les ac- « compagnera.

« *Sainte-Hélène*, etc. »

Après cela, cet officier nous dit que, pour arriver au *tombeau* et à *Long-wood*, nous avions à gravir plusieurs rochers très-rapides et très-élevés, par des chemins presque impraticables; — le *tombeau*, ajouta-t-il, est à trois milles et demi du port, et la *maison de Long-wood*, à six. — Voyez, l'état du temps menace de toutes parts! — Je vous conseille de remettre la course à deux ou trois jours, et de ne l'entreprendre qu'à cheval. Ces raisons nous parurent bien faibles, et vinrent échouer contre notre piété napoléonienne et notre impatience française; nous lui dîmes que nous partirions le lendemain matin et à pied<sup>1</sup>.

Le lendemain, nous ne manquâmes pas à

<sup>1</sup> J'écris en mer, trois jours après cette course.

notre bonne fortune; mais le pronostic de mauvais temps s'était réalisé; il pleuvait, et, suivant toute apparence, cette pluie n'était pas près de finir. Un lieutenant du gouverneur nous ouvrit la marche; il montait un bon cheval. Comme il nous parut très-contrarié de sa corvée, nous lui offrîmes franchement, à peu de distance de la ville, lorsque nous vîmes sa tête s'enfoncer sous son chapeau, et s'abaisser incessamment sous la force et la rapidité des ondées, nous lui offrîmes, dis-je, de nous laisser seuls continuer le voyage, et de s'épargner des peines qui n'étaient légères que pour nous, *Français*. Cette offre lui fut faite en anglais. A peine en eut-il saisi le sens, qu'il tourna la bride de son jeune cheval, nous regarda, et nous dit, les yeux étincelants, inquiets, et presque en se signant à l'idée d'abandonner la garde du vieil ennemi: « Mais vous « vous trompez, messieurs; j'exerce auprès de « vous une surveillance! » — Et il poussa de nouveau en avant son cheval. — Sa figure rappelait pittoresquement les peurs profondes de l'Angleterre au temps du camp de Boulogne. Ce fut plaisant d'abord, puis bien triste, je vous jure, lorsque nous songeâmes à tout ce que l'empereur avait dû endurer de cette peur incessante, infatigable.

— La pluie nous cinglait impétueusement au

visage. L'Anglais étant à cheval nous devançait d'assez loin, mais il pliait par moments avec une amusante colère sous les torrents d'eau qui sillonnaient ses habits.

A mon avis, la première montée dans ces rochers offre environ deux milles de longueur; le chemin est bordé par un mur d'appui en pierres sèches, et est suffisamment entretenu; il est rapide, mais inégal; les voitures légères traînées par des bœufs peuvent y passer; la route suit la montagne de gauche, en tournant le dos à la mer. De là, on domine entièrement la ville; elle s'y présente même sous un aspect très-agréable. Ce long boyau est rempli par une foule d'habitations séparées embellies par des plantations d'arbustes dont les pieds s'enfoncent entre les deux montagnes, lesquelles sont hautes et sèches. Les *sommités* de la montagne à droite sont *couronnées par des fortifications* établies du vivant de notre empereur, et contre lui! — contre lui, pauvre malade usé, abandonné! et s'éteignant auprès de quelques amis, au milieu de quelques études! —

Ces *sommités* ne le cèdent en élévation (selon quelques géographes) à aucune montagne du globe. La jonction des deux montagnes a lieu par une coupée qui forme muraille, ayant pour horizon la mer, l'immense mer des Indes. — Les

eaux courent sur cette muraille et se perdent bientôt en une cascade qui s'élançe à grand bruit de plusieurs centaines de pieds dans la mer. Les lieux où nous sommes parvenus ont la plus grande magnificence de destruction. Voyez!— ces monts qui nous entourent ont été brûlés, calcinés, ouverts par les feux du ciel qui les labourent presque tous les jours; ces brisements profonds et vastes de rochers signalent une force que nous ne connaissions pas, — mais que serait-ce là, si je pouvais vous montrer les lieux autrement que par des images! Ces bris descendent rattacher leurs dernières fissures au lit même de l'océan. Cette destruction est partout hideuse avec sa face brûlée, mais elle est douée partout d'une puissance inextinguible : c'est là sa beauté. La main seule de Dieu a pu séparer et recoudre ainsi ces grands rochers.

Presque au haut de cette *première montée*, nous trouvâmes un petit plateau assez uni, occupé par un établissement, ayant *maison, pavillon* à droite, quelques dépendances et un jardin bien cultivé. J'ai remarqué aussi à son extrémité, en tirant vers la mer, une jolie petite prairie entourée de saules et de quelques bouquets d'arbres. C'est un gracieux souvenir des plaines d'Europe que la nature a semé sur ces rochers funèbres. — L'officier nous attendait à l'habita-

tion. Il nous apprit qu'elle s'appelait *Briars*, et que l'empereur l'avait habitée en arrivant dans l'île, deux mois avant d'aller à Long-wood; qu'il y avait été logé dans le *pavillon* bâti sur une légère élévation, à gauche de l'établissement, et en face de la mer. La vue de cette modeste demeure, le premier objet empreint du souvenir de l'empereur que nous eussions rencontré sur notre route, nous toucha jusqu'aux larmes. Nous y prîmes quelque repos; nous nous rafraîchîmes, questionnâmes les hôtes, et notre jeune officier, qui s'apprivoisait sensiblement; puis continuant la montée, en suivant plusieurs chemins en zig-zag, nous parvînmes à l'un des plateaux les plus élevés. Par un temps clair, nous y eussions joui d'un des points de vue remarquables de l'île. Ce plateau est abrité vers l'ouest par un petit piton; on l'a cultivé avec soin, et j'y ai vu une riche végétation. Des prairies artificielles s'y partagent la *bonne terre* et y sont entourées par de fortes haies vives et des bouquets d'arbres très-verts. Ces clos gracieux sont rencontrés avec un plaisir infini près des crêtes de ces montagnes ravagées.

Je m'écartai plusieurs fois de la route pour examiner divers plateaux qui la longent, mais nous ne pûmes pas facilement nous en retirer, et souvent la terre céda sous nos pas. — La partie su-

périeure de ces montagnes, soumise constamment aux effets d'un soleil dévorant et de pluies battantes, est dans l'état de décomposition qui est le principe de la terre végétale. En plusieurs endroits nos pieds s'enfoncèrent assez avant dans une *marne* pareille à celle qui se forme sur quelques grèves.

En tournant cette partie friable du sommet de la montagne, nous découvrîmes une vallée étroite et profonde animée par plusieurs jolies habitations, par des arbres et des prairies; cette vue est subite aussi, et d'après la nature des lieux elle n'est pas attendue du voyageur. — L'officier, qui nous précédait toujours de quelques centaines de pas, s'y était arrêté. Quand il nous aperçut, il nous cria de nous presser, et nous montra, dès que nous l'eûmes rejoint, une maison bien bâtie et un joli jardin en *terrasse* qui descendait dans un vallon; et plus bas, beaucoup plus bas, au bout d'un nouveau chemin en zigzag, une touffe de saules pleureurs. « *Ces arbres*, nous dit-il, *entourent le tombeau de votre empereur : descendons.* » Sur une autre indication qu'il ajouta, nous primes avec une vive émotion le sentier bien marqué qui y mène. Notre émotion parut attendrir le jeune officier; mais il n'y sympathisa pas avec la parole, baissa seulement les yeux sur le cou bai de son

cheval et reprit les devants. — Lorsque deux minutes après nous pûmes toucher à la dernière demeure du grand homme, nos yeux se remplirent de larmes! — Il nous sembla que quelque chose de sublime et de formidable allait nous apparaître! . . .

Un sergent anglais, gardien du tombeau, nous attendait à la porte de la grille; sur l'ordre de l'officier, elle nous fut ouverte. Nous nous découvrimés tous avec respect en passant dans l'enceinte funèbre, et nos impressions, bien qu'à des degrés divers, furent très-vives. Il parut démontré à ces deux étrangers que nous connaissions bien la grande existence qui était venue aboutir à « cet écueil » perdu dans d'affreux rochers. — Mais laissons de côté nos impressions, pour continuer l'esquisse des lieux. Il y a à cela d'autant plus de raisons que nous sommes arrivés en présence des « localités historiques. » Décrivons.

La *tombe* est unie et n'a pas d'inscription. Elle a 9 à 10 pieds de long, sur 6 à 7 de large. Trois pierres en tuf venant d'Angleterre en ont fourni les matériaux. L'ancien gouverneur les a fait enlever de la cuisine de la maison neuve de Long-wood, où on les avait employées dans le carrelage.

Sur une petite maçonnerie élevée de quelques



pouces, et à un pied de distance de la pierre, on a établi circulairement un grillage en fer composé de flèches vigoureusement scellées et jointes ensemble. Ne voyant pas de fleurs autour du monument, je demandai au gardien si le gouverneur n'en avait pas fait semer; sa réponse fut affirmative; — mais les grandes pluies les avaient fait périr. On en semait à chaque printemps de nouvelles qui périssaient comme les précédentes. Quatre saules pleureurs couvrent la pierre funéraire. Un seul est planté à la tête, et son tronc couché vers les pieds porte ainsi sa masse de verdure droit au-dessus du monument. — Un crêpe noir était attaché à l'une des flèches de fer. Ce tribut de respect paraissait très-récent. Nous demandâmes au gardien de qui il était. « C'est celui du marquis d'Hastings, venu ici avant-hier avec sa suite. » Cette circonstance nous charma. *Milord marquis* a l'esprit élevé et dispose d'un suffrage qui compte parmi les plus honorables de la Grande-Bretagne.

La première enceinte est circulaire et peut avoir environ 60 pieds de diamètre; elle est fermée par une barrière de bois peinte en vert et haute de quatre pieds; des plantes des montagnes et des graminées s'y confondent et s'y lèvent avec force. On distinguait parmi ces dernières la *sonze* des îles de France et de Bourbon.

J'ai coupé plusieurs touffes d'herbes qui avaient poussé à la tête même du monument, entre la grille et la pierre; j'y ai joint des branches du « saule penché sur le corps de l'empereur, » et j'ai rapporté ces reliques, si pauvres aux yeux du monde de nos jours, pour les unir à quelques autres tiges sèches arrachées, il y a dix ans, sur la fosse oubliée d'un jeune officier que la Restauration fit fusiller. —

Nous ne quittâmes cette grave solitude qu'avec des pensées très-tristes, car nous ne pûmes nous défendre de songer que ces dépouilles si éminemment françaises restaient sous la garde de la foi et de la piété anglaises!!

Près de l'enceinte, en *face de la tête* du tombeau, nous trouvâmes cette source d'eau délicieuse où l'empereur aimait à se rafraîchir. L'eau s'y conserve dans un bassin de deux pieds carrés, fermé à demi par une pierre plate. Une jeune et jolie fille du vieux soldat nous y attendait pour nous offrir de la goûter : nous en primes deux verres de ses mains que nous bûmes à la mémoire du héros. Cette eau pure et brillante comme la lumière a effectivement un goût délicieux. Nous vîmes plus loin, en *traversant le vallon*, deux petites maisons à côté l'une de l'autre, où l'on a logé le gardien et sa famille; elles sont en bois, bâties solidement et proprement; on les a peintes

en noir. Notre officier nous annonça qu'un nouveau *monument* était attendu de Londres, et qu'il remplacerait celui que nous venions de voir, qui était trop simple. — « Mais pourquoi un beau monument ? la mémoire de *l'homme* n'en a pas besoin ! écrivez seulement son *nom* sur la pierre, afin qu'on le salue en passant. » — Le temps était plus tourmenté qu'avant ; une pluie battante, qui était voilée par une brume épaisse, nous empêchait de distinguer les objets devant nous à plus de cinquante pas ; nous avions encore trois *milles* à faire pour arriver à Long-wood. Sans doute ce n'étaient pas là des obstacles. L'officier avait pris lui-même son parti : il s'élança en avant au galop ; nous le rejoignîmes sur la *grande route*, en traversant une longue suite de flaques d'eau marine, de gros nuages, de bouffées de pluie fines et serrées, des restes de vent d'orage.

Du tombeau à Long-wood les chemins sont larges et bien entretenus. Notre Anglais nous dit que l'empereur s'était promené habituellement sur cette route. Vous savez qu'il était toujours suivi, à distance, par des officiers anglais, ce qui lui donnait un vif chagrin. — Ici commence un nouveau désert sur l'une des plus hautes parties de l'île. Nous y atteignîmes par une gorge ayant quelques fleurs et de pauvres herbes suspen-

dues à ses parois jaunes, et qui commande à la *vallée du tombeau*. Cela fait, nous ne trouvâmes plus ni montées ni descentes. — A droite ou à gauche du chemin, on marche continuellement sur les bords des gouffres. Nous suivîmes ce chemin d'une horrible uniformité; et dans le peu d'intervalles où la pluie moins vive et moins battante nous laissait voir les sites noirs de ce chemin où le moindre herbage de mer n'a jamais pu se nourrir, nous voulûmes calculer des yeux quelques-unes de ces cavités; tâche impossible, et qui ne nous laissa qu'un sentiment de terreur, au lieu de notions nouvelles intéressantes! — Notre jeune officier nous apprit que l'empereur avait aussi voulu sonder par la contemplation ces abîmes, à hautes murailles crevassées par la longue morsure du feu, et pleins de cette exprimable horreur qu'un incendie de quelques siècles doit laisser après lui! — Moi, mon ami, je n'ai point de paroles assez expressives pour vous retracer cela; l'horreur du modèle m'accable. —

De ce côté, nous marchâmes long-temps sans rencontrer aucun signe de culture; mais, deux milles environ plus loin, la verdure et plusieurs habitations sont venues finir ce désert brûlé, et dans ce moment inondé de pluie. Tout à coup, comme par enchantement, la tempête s'affaiblit,

l'eau tomba par gouttes et moins pressée, et le vent abaissé la roula avec moins de rapidité dans l'air; quelques minutes après, il cessa même de souffler avec violence; enfin nous touchâmes à un poste de soldats. L'officier qui nous y attendait fit quelques pas vers nous, et nous dit : « *Messieurs, vous êtes sur les terres de Long-wood.* » Nous passâmes le poste et entrâmes dans une plaine du plus beau vert, où s'élèvent clair-semés des bouquets de bois au tronc grêle, aux branches d'un noir sale, chargées de mousses et très-peu garnies de feuilles, seulement aux extrémités; ces feuilles ressemblent à celles de l'olivier pour la forme et la couleur. Ces arbres, dont l'aspect n'offre qu'une aride monotonie, sont le seul ornement de cette plaine. — Ils paraissent moins rebutants qu'ils ne le sont effectivement, parce que tout plaît quand on sort des terres cendreuses dont j'ai cherché à donner quelque idée, il y a un moment. —

A trois cents pas de la porte d'entrée, nous vîmes la *nouvelle maison de Long-wood.*

J'avoue que cette demeure m'a semblé jolie; les amis de l'empereur en ont fait une peinture injuste. Sa façade présente à peu près *soixante-dix pieds*, est tournée vers le nord, et a vue sur la mer. Le jardin a des allées sinueuses, bien alignées et soignées; il est d'un dessin gracieux;

les arbres, les arbrisseaux, les plantes agréables ne manquent pas. La belle verdure se trouve sur ce point de l'île, ainsi que les charmantes fleurs de nos jardins de France.

Avant d'arriver à la mer, les regards se reposent, à gauche et à droite, sur deux coteaux d'une pente douce : une végétation vigoureuse s'y lève sans culture; les troupeaux y montent pâturer. En approchant de *Long-wood*, nous avons rencontré soudain quelque chose de cette vie, de ce mouvement qui entourent les habitations en Europe.

Les deux ailes de l'habitation, et un corps de logis qui lui fait face, et en est séparé pour donner passage de chaque côté, composent une cour carrée. Une galerie intérieure, couverte par le prolongement du toit, soutenue par des colonnes, en décrit le tour.

Cette maison n'a qu'un rez-de-chaussée et des mansardes; celles-ci étaient destinées aux domestiques. Les appartements ont encore des parties de leur primitive élégance; presque toutes les chambres sont tapissées avec des papiers, autrefois très-beaux, de diverses couleurs, relevés par une bordure formée de deux baguettes dorées et noires. Cette bordure était tout à la fois simple et riche. Les parquets sont faits avec de beaux sapins de Russie. Les cheminées de

l'habitation ( car cette région élevée et constamment humide nécessite l'usage journalier du feu, bien que l'on soit dans un pays chaud, à 16 degrés de l'équateur); les cheminées, dis-je, sont toutes du plus beau marbre; le travail en est exquis; les montures dorées sont faites avec une grande habileté de dessin et de main-d'œuvre.

Le bâtiment qui regarde le corps de logis principal était destiné à loger l'aumônier, le médecin et quelques autres personnes de la suite de Napoléon. L'empereur n'a jamais voulu habiter cette demeure belle et commode, qui coûta, nous a-t-on assuré, plus de *cent mille piastres*, et qui fut achevée un an avant sa mort. Il voulut rester dans sa première maison, qui est à environ cent cinquante pas de là. « Il y « avait souffert, disait-il, et il voulait y mourir. » Cette première habitation n'est qu'une bicoque comparée à la neuve; mais le jardin, étant assez bien boisé, avait plus de charmes pour Napoléon; il n'y était pas sans cesse en vue; aussi l'y trouvait-on tous les jours occupé à méditer. Il me tardait de voir en détail cette demeure même de l'empereur; notre guide nous y conduisit.

La position en est plus élevée que celle de la *nouvelle maison*; la vue y est plus vaste; mais les appartements y sont petits, mal construits

et mal distribués. Les tapisseries, à présent très dégradées, doivent avoir été très communes; celles de la salle à manger sont de pièces et de morceaux grimaçants collés seulement pour boucher les *trous*. —

Nous nous sommes arrêtés long-temps dans la *chambre à coucher*, la chambre où est mort Napoléon! . . . . Elle peut avoir de quatorze à quinze pieds de large. Sa tapisserie est de couleur de paille et parsemée de patères blancs, ombrés de brun. Le fond de la bordure ressemble à la tapisserie; l'encadrement en est vert foncé; la guirlande a la même couleur, avec de petites ombres noires. — Je donne peut-être trop de détail dans ce récit; mais la grandeur du personnage relève leur faiblesse: il est si grand! et je ne fais pas de l'histoire, mais une simple peinture de localités. . . . . Je finirai donc, comme j'ai commencé, par des détails.

En examinant la salle de billard, dont une des fenêtres regarde la mer, on nous a fait voir un trou, qui a été percé avec un couteau, dans le contrevent, par Napoléon lui-même. Le trou n'est pas tout-à-fait rond, et est hachotté comme un ouvrage exécuté par une personne sans expérience et très-impétieuse. L'empereur y braquait tous les jours sa longue-vue. Que de fois, promenant ses tristes regards sur l'o-



céan, il a dû souffrir en voyant passer des vaisseaux français ! Peut-être aussi que l'espérance de s'échapper de cet enfer lui a souri parfois, en revenant de la lunette à son fauteuil ; mais c'est par un accablement de plus en plus profond que ses rêves finissaient à Sainte-Hélène, où l'horizon de mer ne les appuyait jamais longtemps.

Dans son *cabinet de travail*, la place où il écrivait ( ce qui lui arrivait souvent, bien qu'il aimât mieux dicter, et que le travail par la parole improvisée lui fût plus facile ) est marquée par une quantité de gouttes d'encre qu'il rejetait de sa plume.

Là, il a consacré les cinq années et quelques mois de sa captivité à écrire la *Relation des vingt années de sa vie publique*, à jeter les lumières de son immense esprit sur les questions intéressantes pour notre époque, en politique, en législation, en matière de guerre, et à juger les hommes qu'il avait connus ou commandés, et les événements passés. Ses *Commentaires* sont devenus l'école des hommes d'état et des officiers généraux. Pourtant la pensée du grand homme n'a pu les achever ; mais les fragments et les aperçus isolés qu'ils renferment vivront autant que notre nation et notre langue. Ces écrits sont, avec les *articles* que Napoléon,

consul et empereur, fit imprimer durant quatre ans dans le *Moniteur*, les écrits les plus profonds, les plus nets, les plus larges de manière et les plus hauts de pensées que le commencement de ce siècle ait vu paraître.

Les articles du *Moniteur* jettent de grandes lumières sur les vues qui préoccupaient le *Consulat* et le commencement de *l'Empire*, sur les questions *maritimes* qui furent tant agitées à ces époques, — *droits des neutres, libre navigation*, etc.

Quand le premier consul improvisa le premier de ces articles, il venait de battre, une seconde fois, l'Autriche à Marengo; il avait imposé silence à la presse des clubs, et exerçait lui-même sa faculté de *réponse soudaine*, pour repousser les accusations de l'Angleterre et des factions intérieures. Napoléon, *au nom des idées sagement libérales*<sup>1</sup>, faisait trembler les aristocraties de Londres et du continent, répondait à M. Pitt, «démassait ses implacables vieilleries» en lui opposant «ses grandes et judicieuses nouveautés.» On a raconté déjà de quelle manière cette lutte l'animait dans son cabinet, de 1801 à 1805. Levé dès quatre heures du matin, il préparait ses *projets* avec ses secrétaires, puis passait au travail du portefeuille de ses ministres,

<sup>1</sup> Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur. — Anniversaire du 14 juillet 1801.

discutait, signait. Il recevait, vers neuf heures, les intimes et les officiers les plus aimés. Un conseiller d'état arrivait dans ce moment avec la traduction des *feuilles anglaises*; il était rare que la lecture de cette traduction ne le fit pas bondir et marcher quelques instants très-agité; on l'a vu même<sup>1</sup> écraser avec ses bottes, toujours très-fines et à retroussis jaunes, les tisons brûlants du foyer de son cabinet; — puis, se calmant, avec effort, en quelques minutes, son esprit cherchait des objections, qu'il dictait rapidement, en élevant de temps en temps la voix; — rédigées, ces objections passaient au *Moniteur*, qui les publiait le lendemain par toute l'Europe.

Lorsque Napoléon voulait écrire, à Sainte-Hélène, la relation d'un fait mémorable, il faisait faire des recherches par ses généraux; et, lorsque tous les matériaux étaient sous ses yeux, il les parcourait, les étudiait, puis méditait, et dictait d'improvisation. Ensuite Napoléon relisait ce travail, et le corrigeait de sa *propre main*. Souvent, mécontent de son premier jet, il le dictait de nouveau; souvent encore il récrivait *toute une page* dans la marge. Les manuscrits de ses *dictées* sont couverts de ses ratures.

Il avait demandé qu'on lui fit venir de France tous les ouvrages nouveaux; quelques-uns lui parvinrent. Il les lut avec avidité, et surtout

<sup>1</sup> 1804.

ceux qui avaient été écrits contre lui. Les injures n'obtinrent qu'un peu de colère, et une fois pour toutes ; mais, lorsqu'il rencontrait dans des ouvrages remarquables, des passages où sa politique avait été mal comprise ou mal interprétée, il se récriait avec une grande vivacité, relisait haut et plusieurs fois ces *passages* ; puis, croisant les bras et se promenant avec rapidité, il dictait sa *réponse*. Emporté par la force de son instruction et de sa logique, il arrivait presque toujours qu'au bout de quelques lignes il oubliait l'auteur et le livre, et traitait lui-même la question.

Je me suis fait confirmer, en Europe, l'exactitude de ces traditions, vivantes sur les lieux dans la mémoire de quelques personnes instruites.

---

Revenons à Long-wood.

Le jardin de la maison où vécut Napoléon est petit, mais garni de beaucoup d'arbustes, qui y donnaient, de son temps, de jolis réduits de verdure, où il venait s'asseoir et méditer. Plusieurs filets d'eau coulent, avec un doux murmure, sous ses buissons assez élevés et assez touffus. J'ai cueilli des branches d'un myrte que l'empereur a planté, et qu'il affectionnait. — J'ai coupé un fragment du pont chinois sur lequel il venait rêver longuement, et ouïr les bruits

ou des eaux légères du jardin ou du grand océan.

Notre course approchait de sa fin, et la journée aussi. Nous avions besoin de quelques instants de repos et surtout de quelques aliments. Nous demandâmes donc un repas au gardien; mais il n'y a plus de cuisine à Long-wood! Sa complaisance ne put nous procurer que le fond de la sienne, c'est-à-dire du pain, du *fromage de Chester* et deux bouteilles de vin, l'une de Porto et l'autre de Madère. Nous dévorâmes le peu de choses qu'il put nous offrir, et cela dans la salle à manger du *grand prisonnier*. Le lieu, il est vrai, donnait de la magnificence à ce léger régal, et la fortune nous traitait selon nos vœux.

— La nuit s'annonçait; nous nous remisâmes donc en route, après avoir remercié le soldat hospitalier qui garde Long-wood. — Le temps, changé tout à coup, était devenu beau, et notre retour à la ville fut facile. . . .

Je quittai, deux jours après, la rade de Sainte-Hélène.

FREDERIC FAYOT ET LE CAPITAINE D\*\*.

